

La Chine se développe à une vitesse inouïe. Offre-t-elle à ses jeunes les opportunités que ses 8 % de croissance annuelle peuvent laisser présager ? Ce serait négliger la complexité sociale, politique et géographique d'un pays surpeuplé par 1,4 milliard d'habitants qui s'affrontent dès le plus jeune âge pour se faire une place dans le « Miracle chinois ».

Le métro de Pékin a des allures de champ de bataille. Chaque jour, cinq millions d'usagers se jettent à l'assaut de stations débordées et de rames bondées, où chacun se fait une place au forceps, les yeux rivés sur sa console de jeux ou son téléphone portable. Station après station, la lutte s'intensifie. Nombre de voyageurs restent à quai, faute de place, mais tous se positionnent vigoureusement dans la file pour ne pas manquer leur chance quand elle se présentera. De cette impressionnante marée humaine émerge Zhang Nan, jeune étudiante en français. La jeune femme est souriante, toute petite et transporte un énorme cartable qui ne facilite pas son passage à travers la foule. Revenue enchantée d'un séjour en Europe, elle fait tout pour y poursuivre ses études. « *Mon expérience en Europe a été une bouffée d'air frais* », lance-t-elle d'emblée en reprenant son souffle. « *En Chine, le système d'éducation ne laisse aucune place à l'individu. Tout ce qui compte, c'est le Gao Kao, le concours national organisé dans tout le pays pour entrer à l'université. Si on veut avoir une chance d'accéder aux bons établissements, il faut le réussir et figurer parmi les meilleurs étudiants de sa province.* »

ZHANG NAN, ÉTUDIANTE EN FRANÇAIS, 23 ANS :

—
« *En Chine, le système d'éducation ne laisse aucune place à l'individu.* »

Concrètement, chaque université fixe des quotas d'admission, en fonction de ses capacités d'accueil, des besoins du marché, de la province d'origine des candidats. Selon qu'on vient d'une région ou d'une autre, les places disponibles et la note exigée sont donc totalement différentes, avec un avantage assumé pour les étudiants des grandes métropoles. « *Je viens de la province du Shandong* », explique Zhang Nan. « *La pire de toutes. Les points d'admission sont beaucoup plus élevés qu'ailleurs parce que la province est surpeuplée, et les jeunes passent leur adolescence à étudier dix à douze heures par jour.* » Des loisirs ? Supprimés pour optimiser le temps de travail. L'enseignement n'est obligatoire que jusqu'à 15 ans, mais l'université est toujours considérée comme le meilleur outil d'ascension sociale. Une course impitoyable pour se démarquer s'engage donc dès la naissance sous la supervision des parents. »



« *Ma fille a trois ans et elle suit déjà des cours de français et d'espagnol* », témoigne fièrement Helena Zhu, employée à Shanghai. « *J'ai lu quelque part que ça développait son cerveau. Si elle réussit dans les meilleurs jardins d'enfants, elle aura accès aux meilleures écoles et aux meilleurs collègues pour préparer le Gao Kao. Mais pour entrer dans ces établissements, il faut encore trouver un appartement dans une zone déterminée et les quartiers des écoles prisées sont hors de prix.* »

C'est à ce moment notamment que se pose la problématique du Hukou, ce livret de résidence qui

fixe les populations à leur province d'origine, avec comme conséquence d'instaurer une division durable entre les villes et les campagnes. « *Chacun est censé rester chez soi* », analyse Dai Dongmei, professeur à la Beijing Foreign Studies University. « *Le système scolaire de Pékin est de meilleure qualité et ouvert uniquement aux personnes qui disposent du Hukou de la ville. Les étudiants du reste du pays peuvent suivre les cours ici, mais ils doivent rentrer dans leur province d'origine pour passer le Gao Kao, alors qu'ils ont étudié dans des livres scolaires différents. Or, sans Hukou, pas d'ascension sociale, vu la disparité du niveau des établissements entre villes et campagne.* »



Dès que vous achetez un appartement, allez à l'école, cherchez un emploi, ou autre, le Hukou est exigé et ne peut être contourné qu'en payant une large compensation financière. »

Posséder le Hukou de la capitale et y passer le Gao Kao, c'est la quasi garantie d'accéder à une bonne université et de profiter de quotas de sélection plus larges pour choisir ses études et trouver un emploi. Pour les autres, la lutte s'intensifie déjà au collège, où l'enseignement est entièrement basé sur l'assimilation d'une grande quantité de matières, ce qui évite soigneusement

de développer l'esprit critique. Selon Wang Kun, lui aussi professeur à la Beijing Foreign Studies University, « le système d'éducation est uniquement conçu pour sélectionner les meilleurs étudiants. Pas pour développer la personnalité des jeunes qui se contentent de poursuivre des objectifs très immédiats. Si l'on compare cette situation au jeu de Go (traditionnel jeu de stratégie chinois, NDLR) où les joueurs calculent généralement trois, quatre, cinq coups à l'avance, les jeunes d'aujourd'hui ne sont absolument pas formés à comprendre le sens de la vie, les valeurs de la société et les relations avec leurs parents. »

XIONG, ÉTUDIANT EN DESIGN INDUSTRIEL :

—
« Avant les parents acceptaient que leurs enfants ne soient pas les plus brillants et les envoyaient travailler. Aujourd'hui, ils préfèrent tout miser sur l'université. »

Les parents, justement, tiennent une place centrale dans ce dispositif. La tradition confucéenne a toujours accordé une importance particulière à la famille et au respect des aînés. Mais depuis l'entrée en vigueur de la politique de l'enfant unique en 1979, tous leurs espoirs sont concentrés sur l'unique progéniture. Désormais, un enfant (un seul) vit avec deux parents et quatre grands-parents, entièrement dévoués à son éducation. « Des enfants empereurs, gâtés à l'extrême », aux yeux des générations précédentes, individualistes et choyés, mais incapables de prendre en charge leur famille une fois lancés dans la vie active.

« C'est la génération 80 », soupire Zhang Nan, l'étudiante en français. « Ils ont toujours été au centre de l'attention, mais subissent eux-mêmes une pression très forte en cristallisant les désirs de réussite de leurs parents. Ces jeunes n'ont jamais rien fait par eux-mêmes, ils sont incapables de prendre la moindre décision et finissent souvent par regretter les choix qui ont été faits pour eux. » Certains envisagent des études auxquelles ils n'entendent rien pour avoir accès à une bonne université et d'autres poussent l'investissement parental à son paroxysme et achètent leur place. « Le système est totalement corrompu », insiste Dai Dongmei, le prof d'univ. « Il y a vingt ans, on était dans la compétition pure et simple. Au-

jourd'hui, tout est influencé par la richesse matérielle de la famille, l'appartenance à un clan ou les connexions avec l'un ou l'autre haut fonctionnaire. Si on n'a pas assez de points pour être accepté, on paie. Pour obtenir les faveurs d'un professeur, on paie. En vue de décrocher une place dans un jardin d'enfants, on paie... C'est comme ça à tous les niveaux et beaucoup d'officiels achètent leur doctorat. L'ascension sociale était possible, il y a vingt ans. Mais aujourd'hui, de moins en moins d'enfants d'ouvriers et de paysans se retrouvent dans les bonnes universités. »

Avec un paradoxe, qui se renforce depuis une dizaine d'années : l'université n'est plus la voie rêvée vers le succès. « C'est même une illusion vendue au peuple », estime Wang Kun, critique vis-à-vis des vertus de l'université. Selon lui, la réforme des années 80 a entraîné un boom du nombre d'universités qui, à l'époque, donnaient accès à un bon travail. Depuis l'ouverture des quotas et l'explosion du nombre d'étudiants au milieu des années 90, les choses sont plus difficiles. Trop d'étudiants sortent avec un diplôme universitaire et peinent dès lors à trouver un travail à la hauteur de leurs ambitions. « Avant, les parents acceptaient que leurs enfants ne soient pas les plus brillants et les envoyaient directement travailler dans les entreprises ou les industries », précise Xiong qui étudie le design industriel à Pékin. « Aujourd'hui, il existe une petite chance d'aller plus haut et de décrocher un Hukou ou un bon salaire et les parents préfèrent tout miser sur l'université. Il n'y a plus d'alternative. Ceux qui ne trouvent pas de travail finissent par faire ce qu'ils auraient commencé avant leurs études et déçoivent leurs proches. » Les étudiants les plus brillants réussissent, les plus riches partent à l'étranger pour apprendre une langue ou acquérir un peu de créativité, et les couches les plus pauvres ont peu de chance de décrocher le sésame.

UNE FAMILLE DE PAYSANS VENUS DU HENAN POUR NETTOYER LES PARCS À PÉKIN :

—
« La surface cultivable de nos champs s'est à ce point rétrécie que nous ne pouvions plus en vivre. »

Quand ils ne font pas d'études supérieures, seul outil réel de promotion sociale, les enfants de paysans quittent les champs entre l'âge de 15 et 18 ans pour aller travailler dans les grandes villes comme travailleurs migrants. D'autres restent au village et ce sont les parents qui vont tenter leur chance ailleurs. « La plupart des jeunes Chinois veulent passer d'une Chine pauvre à une Chine riche, mais il manque un mécanisme de mixité sociale », estime Wang Kun. « On se retrouve avec des cols blancs dans les métropoles et des cols bleus dans les banlieues et les villes de campagne. Malheureusement, les formations techniques ou professionnelles sont inexistantes ou assimilées à de l'échec scolaire. »

De plus en plus de travailleurs migrants gagnent les grandes métropoles pour des salaires de misère et changent fréquemment d'employeur pour gagner plus, mais le seuil à franchir avant d'obtenir un niveau de vie décent est important. « La surface cultivable de nos champs s'est à ce point rétrécie que nous ne pouvions plus en vivre », témoigne un père de famille venu de la province du Henan avec sa femme, son fils, et depuis peu son petit-fils. « Le gouvernement nous a offert l'opportunité de nettoyer un parc à Pékin et quand notre espace de travail s'est agrandi, j'ai fait venir ma famille. » Tous salaires confondus, ils touchent 200 euros par mois et vivent à une dizaine dans le sous-sol d'un bâtiment du Sud du centre-ville. « C'est peu, mais ça reste plus que ce qu'on pouvait avoir dans notre village », conclut le vieil homme. « Tant que nous avons ce travail, on reste ici. »

Avec le développement du pays, les grandes métropoles restent privilégiées, mais les villes de deuxième et troisième catégories accueillent elles aussi de plus en plus de travailleurs mi-

grants. La concurrence est certes moins forte dans les villes de province, mais les opportunités sont aussi plus réduites et bien plus liées aux connexions personnelles. À tel point que ces dernières années, plusieurs groupes d'étudiants rentrés en province pour chercher du travail ont fini par revenir à Pékin, « où, au moins, les règles sont claires ».

QI, 26 ANS, EMPLOYÉ D'UNE ENTREPRISE DE VIDÉOS EN LIGNE :

—
« Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille, mais mes proches n'arrêtent pas de me harceler à cause de mon célibat. »

Contrat de travail en poche, le combat continue : il faut trouver une femme, un appartement, gagner suffisamment d'argent pour s'occuper de sa famille et se fixer avant 30 ans. Mais cet idéal forgé par les générations précédentes est de moins en moins accessible. « C'est une course », regrette Wu Jiaojie, 23 ans, discrètement attablée dans un café du quartier universitaire de Pékin. « Les ressources sont à ce point limitées qu'elles créent un énorme sentiment d'insécurité au sein de la population. Si on ne travaille pas tout de suite, les entrepreneurs prennent quelqu'un d'autre. Ceux qui ne sont pas mariés avant 30 ans ne peuvent plus espérer faire les meilleurs alliances, et pour la plupart des garçons, il faut encore acheter un appartement. »

La vie en métropole coûte cher et les filles constituent une denrée rarissime qu'il faut attirer le plus rapidement possible. Ici aussi, les parents sont directement impliqués et certains vont eux-mêmes poster des petites annonces dans les parcs pour dénicher une belle-fille, sans oublier de préciser leurs exigences. Une voiture, un Hukou, un appartement... Tout se négocie pour assurer l'avenir de la famille. « On n'a pas le droit de rester célibataire », soupire Qi, 26 ans, qui vient de célébrer le Nouvel An chinois en famille et peine à masquer son angoisse. « Pendant toutes nos années d'études, on ne peut pas regarder les filles, et tout à coup, la question devient primordiale. Tout ce que je veux, moi, c'est qu'on me laisse tranquille parce que je n'arrête pas de



travailler et que je n'ai pas le temps de chercher une petite amie. Mais ma famille me harcèle... »

Pour compliquer encore la situation, beaucoup de filles exigent désormais un appartement de la part de leur futur conjoint. Peu l'admettent, mais toutes reconnaissent l'existence du problème qu'elles n'attribuent pas nécessairement à un excès de matérialisme. « On est toujours dans cette logique d'insécurité », insiste Fang, 21 ans, de Tianjin. « Louer un appartement en Chine est cher et beaucoup plus risqué qu'en Europe. Le propriétaire a le droit de vous expulser à tout moment pour n'importe quelle raison, et posséder

un logement est considéré comme la base d'une famille solide. Ce sont souvent les parents qui en font une exigence. » Ce que confirme Helena Zhu, l'employée mère de famille de Shanghai : « Un homme qui loue un logement à Shanghai n'a aucune chance d'épouser une fille de la ville. Il trouvera peut-être une femme originaire de province qui a besoin d'un pied-à-terre, mais pas plus. L'amour est secondaire. »

Avec l'augmentation du coût de la vie, la faiblesse des salaires et l'explosion de la bulle immobilière dans les grandes villes, les jeunes propriétaires se font pourtant rares. Certains parents investissent



ou s'arrangent avec la belle-famille qui paie la voiture, mais en l'absence d'un accord, impossible de concevoir un mariage.

WANG KU, DE LA BEIJING FOREIGN STUDIES UNIVERSITY :

« *Désormais, les choses changent tellement vite qu'on ne parle plus de décennies pour une génération, mais bien de trois ans.* »

Plus généralement, rencontrer quelqu'un reste une gageure pour les jeunes citadins. Casaniers ou fatigués, les jeunes sortent peu et le plus souvent avec des amis proches. Les jeux vidéo sont préférés aux sorties nocturnes et sont devenus un véritable phénomène de société en quelques années. « *Les Chinois ne vont pas dans les bars*

et parlent rarement aux inconnus », constate Liu Xiao, 24 ans. « *En revanche, ils peuvent passer toute une nuit à discuter sur Internet avec des étrangers.* » La faiblesse des salaires ne permet pas de s'offrir des sorties coûteuses et amène des centaines de milliers de jeunes avides de contacts sur les sites de rencontres, submergés de demandes. « *Internet est un outil social avant d'être un outil politique. Beaucoup de mes amis sont incapables de communiquer dans la vraie vie, mais deviennent de véritables spécialistes en ligne. Ils ont des opinions, approchent des filles, rencontrent des gens... Le virtuel est devenu une façon de combler le vide qu'on ressent tous les jours.* » Un vide grandissant qui pose un réel problème de communication. Au sein d'une même province, d'une classe ou d'une tranche d'âge, les jeunes ont de plus en plus de mal à se comprendre et à interagir. L'écart social et culturel ne cesse de se creuser entre les villes et les campagnes, et gagne désormais toutes les générations d'une même ville, voire d'une même famille.

« *La Chine change beaucoup trop vite* », analyse le professeur Wang Kun. « *Je suis né dans les années 70 et je constate une nette différence de mentalités avec les enfants nés dans les années 80. Mon père et ma mère sont nés juste avant la création de la République populaire en 1949. Ils ont eu la chance d'étudier et de travailler. Les parents de la génération suivante auraient dû être étudiants lors de la révolution culturelle de 1966, mais toutes les universités ont été fermées pendant 12 ans. Ils ont été envoyés à la campagne pour travailler sans jamais pouvoir affiner leur éducation et ne connaissent que ce qu'ils ont appris sur le tas. C'est une génération sacrifiée. Les post-80 sont souvent des étudiants travailleurs qui ont accepté leur destin à l'image de leurs parents. Le vrai problème, ce sont les post-90. Une génération dénuée d'objectifs, sans aucune sensibilité, qui a toujours vécu dans un cadre agréable et qui manque de réflexion. Désormais, les choses changent tellement vite qu'on ne parle plus de décennies, mais de générations de trois ans.* » « *Trois ans !* », souligne ce sociologue de formation. « *Cela signifie que des jeunes de 18 ans ne comprennent plus des jeunes de 21 ans parce qu'ils manquent de références communes, un ciment chinois qui permettrait de les relier.* »

HELENA ZHU, L'EMPLOYÉE MÈRE DE FAMILLE DÉJÀ RENCONTRÉE À SHANGAI :

« *Beaucoup de Chinois sont devenus très riches trop vite et n'ont pas appris à utiliser leur argent.* »

Cette rapidité de changement engendre un climat d'instabilité qui joue un rôle clé dans le sentiment d'insécurité qui consume la jeunesse chinoise. « *Dans le passé, les gens suivaient les principes du bouddhisme, du confucianisme, la société était structurée et suivait des règles de base* », insiste Helena Zhu. « *Avec une croissance aussi rapide, de plus en plus de gens réalisent qu'un système de valeurs communes leur fait défaut. J'observe de plus en plus de*

gens insensibles, froids et égoïstes, qui aiment certainement leur pays, mais pas les gens qui les entourent et n'agissent que par intérêt pour gagner le plus d'argent possible. »

Beaucoup semblent paradoxalement regretter la campagne où la « vraie Chine » est plus présente, mais très peu souhaitent réellement y retourner, faute d'opportunités. Leur avenir est à Pékin, Shanghai, Canton... Toutes ces grandes métropoles où guette la surconsommation, encouragée par le recentrage de l'économie chinoise sur le marché interne. Les publicités sont omniprésentes, le marché du luxe en plein boom, et tous les signes extérieurs de richesse, largement valorisés dans les villes où de gigantesques centres commerciaux fleurissent un peu partout. « *Beaucoup de Chinois sont devenus très riches trop vite et n'ont pas appris à utiliser leur argent* », ajoute Helena Zhu. « *Mais les profils varient : si vous regardez bien la clientèle des magasins, vous trouvez des fonctionnaires qui offrent des cadeaux aux officiels du gouvernement pour obtenir une promotion, des jeunes de la dernière génération dont les parents gagnent beaucoup d'argent et manquent de temps à leur consacrer, et tous ceux qui n'ont pas les moyens de se payer un appartement, qui achètent des objets hors de prix pour appartenir à une certaine classe ou attirer l'attention des riches, et qui conçoivent leurs achats comme un investissement.* »

Au risque de noyer la culture chinoise dans la mondialisation ? Depuis quelques années, pop stars coréennes, films américains et jeux vidéo japonais envahissent les rues des grandes villes. Nombre de jeunes ne connaissent les pays étrangers qu'à travers leurs marques, et les réalisateurs chinois ont récemment été priés de relever le niveau des productions locales pour rivaliser avec les films hollywoodiens. Difficile dans ce contexte d'identifier un lien qui unirait tous les Chinois. Mais dès que l'image du pays est écornée à l'étranger, le ton se durcit. Ici aussi, le paradoxe règne. « *Il y a certainement des critiques à faire* », s'énerve Zhang Nan, l'étudiante en français qui, elle-même fait des reproches au système éducatif de son pays. « *Mais pour un Chinois, entendre les critiques d'un Occidental est particulièrement insupportable. Nous avons*